

Poste restante

I

Aujourd'hui, il m'est arrivé quelque chose d'étrange. D'habitude, je m'ennuyais, surtout depuis que j'avais appris la nouvelle. Tu sais, celle que je n'avais jamais voulu te dire... C'est normal. Parce que ça t'aurait fait de la peine. C'est pourquoi je l'ai gardée comme un secret, pour moi, le plus longtemps que j'ai pu.

Et puis un jour, ça a claqué dans ma tête, comme une noix. J'étais parti vers un lieu inconnu, guidé par une étoile, comme celle de Bethléem. D'ailleurs, ça m'a rappelé ce jour-là, mais en mieux, parce qu'il faisait jour et que j'avais compris. Eux, leur tort, c'est qu'ils ne savaient rien. On leur avait caché la vérité.

Au bout d'un certain temps, il a bien fallu que j'admette mon erreur. Puisque je savais, il ne fallait pas que j'y aille.

Poste restante

Au loin, il y avait une coulée de lave, orange et dorée, et une sphère dessus, qui flottait. Oh ! pas bien haut : juste à un mètre du sol, pas plus. La lave était froide.

J'ai pu m'approcher assez près pour distinguer le métal sous la lumière. C'était l'étoile qui reposait.

J'avançais lentement, car il faut toujours se méfier de ce qu'on ne connaît pas.

Au torrent, j'ai perdu pied. Je pensais qu'il n'y avait que quelques centimètres, mais c'était une faille, profonde. Heureusement, je me suis senti aspiré vers le haut et, en levant la tête, j'ai vu sous la sphère un trou noir qui contrastait avec l'éclat qui entourait le métal comme une couche protectrice qui n'adhérait pas.

J'ai été happé.

À l'intérieur du noir visqueux qui collait à la peau, j'évoluais comme dans de l'eau.

Quand la lumière a éclaté comme un signal bleuté, je n'ai plus rien reconnu. Ça a duré l'espace de quelques minutes, et j'ai ouvert les yeux sur une lueur rouge qui occupait la moitié du ciel.

Je n'ai plus rien compris. Je me rappelais des choses que je n'avais jamais pu voir, même quand j'étais revenu de la dernière promenade, au septième jour de la lune verte. Je reconnaissais les lieux sans pouvoir y placer un nom, ou un sourire.

Il faisait un jour rouge. Je suis resté là toute la journée, à l'ombre d'un nuage bas. D'ailleurs, c'est de là que je t'écris. Le courrier part deux fois par jour : une fois à la huitième heure, l'autre fois, quand on revient du pôle froid qu'on a clôturé pour empêcher sa propagation. C'est parce que le soleil ne chauffe pas trop. Il est vieux, paraît-il.

D'ailleurs, depuis ce matin, je me sens très vieux. Il paraît que j'ai trois cents ans, ou quatre cents, peut-être. Pourtant, il me semble que je viens d'arriver. Ça doit faire quelque temps que tu dois être mort de vieillesse. C'est gênant, pour ma lettre. Mais ça ne fait rien, parce que, à la réflexion, je ne te l'enverrai pas. C'est trop loin, et ça fait trop longtemps que j'ai perdu la vue d'un paysage vert comme une forêt.

Alors, tant pis. Je te raconterai tout cela à mon retour, si tu veux bien.

II

Tout à coup, je me souviens. Oui ! Il était temps que je t'écrive, car, bientôt, ce sera trop tard. Il fait noir depuis peu.

Poste restante

Il faut se dépêcher. Revenir encore un peu pour se dire des tas de choses.

La pluie, par exemple.

Ou la santé d'arrière-garde.

Il a déjà fait pas mal de chemin depuis l'autre jour. Il a erré jusqu'au vieux village abandonné. Tu sais bien : celui où tu n'avais pas voulu que je te suive !

Oui. Il était beau.

C'est dommage que je n'y sois jamais allé. C'était trop loin pour moi. Et puis, d'ailleurs, je ne savais pas le chemin. Il revenait sur ses pas, il ne savait pas où il allait. Des fois, même, il recommençait sa boucle.

Alors, en fin de compte, ça ne servait à rien de le suivre.

Tu t'en souviens, non ? Je t'avais bien dit de ne pas le suivre.

Si on s'égarait, on finissait par aboutir sur un drôle de désert... bleu.

On ne pouvait même pas y marcher dessus. C'était amusant, tu te souviens ? On s'enfonçait... et puis on glissait, et il y avait des tas de numéros, mais tous perdants. C'est dommage.

J'avais essayé de reculer pour ne pas m'enfoncer, mais je n'ai pas pu. Tout ça, à cause des pyramides qu'il y avait au fond.

Oui, c'était étrange...

Poste restante

Des pyramides au fond de ce désert bleu, tout mou. Au sommet, il y avait des inscriptions. On n'a pas tout à fait compris le sens, la première fois.

Après, on a été assez étonné. Ça parlait de drôles de choses. Des souvenirs, je crois. Mais vieux ! D'ailleurs, on n'a jamais su quand tout cela avait été écrit. Ça parlait des hommes... des hommes d'il y a très longtemps... des hommes dont on ne se souvient plus très bien. Oh ! là là ! Bien plus vieux que Cro-Magnon ! Ça, c'est sûr ! Mais c'est bizarre, car ils étaient tout neufs, ces hommes.

Si neufs qu'on n'en verra pas encore pendant des siècles et des années, et peut-être même de nombreux jours.

Alors, on s'est parlé de tas de choses, on s'est souvenu et puis on a fini par oublier des tas de choses qu'on savait depuis toujours.

On s'est fait peindre en bleu pour qu'on nous confonde avec le désert où se sont perdues les pyramides.

Il était profond, le désert ! Quand on s'y laissait glisser, on avait l'impression de glisser dans une bulle et de changer de ciel.

C'était tout autre chose.

Un souvenir, peut-être.

Poste restante

On est monté, comme aspiré par le haut, et on s'est arrêté juste au-dessus des plateaux rasés par un vent de sable. Mais de là, on ne sentait pas le vent. C'était comme ailleurs, au travers d'une vitre, immense, invisible.

J'ai cru pendant un certain temps que j'allais retourner en arrière, dans une autre boucle. Mais tout s'illuminait comme un phosphore, et c'était une lueur rouge... ou brune. Même quand il faisait nuit, c'était toujours la même luminescence et la grosse vitre qui me séparait du monde.

Tout à coup, quand j'ai voulu te parler, je n'ai vu personne. J'étais seul.

Il n'y avait plus rien dans ma bulle, et je n'ai plus pu retourner chez moi. Je ne voyais plus le chemin.

De toute façon, on ne pouvait pas le trouver, ce chemin, parce qu'il tournait en rond sans arrêt et qu'au bout de quelque temps, on s'y perdait et on ne le voyait plus.

C'était le désert bleu quand la bulle crevait. D'ailleurs, même si je le retrouvais, ce chemin, je crois que je ne le reprendrais plus. Je préfère rester où je suis, au-dessus des plateaux. Il fait bon, on ne sent pas le vent.

C'est comme si on était ailleurs.

Poste restante

Je ne sais pas si ma lettre te parviendra, mais ça n'a aucune importance.

Ne te fais pas de souci pour moi, je vais très bien. Je ne risque pas de m'enrhumer.

Si tu veux me rejoindre, tu le peux, mais je ne t'attends plus. Je suis très occupé.

J'apprends.

Meina

*À Meïna,
et à la folie qui l'emporta
le troisième soir de décembre.*

J'ai fait le tour, hier, de tout ce qui me semblait indispensable, avant de m'asseoir sur un banc, fatigué de tourner autour d'un axe mobile et fuyant.

Juste après t'avoir quittée, j'ai suivi la route qui mène à la falaise, pour éviter le petit cabanon. Il paraît que le propriétaire est revenu... Il ne supportait pas la foule, et la ville l'ennuyait. Je ne sais pas si tu as eu l'occasion de le revoir, ces temps-ci. Il me semble bien malade. Je n'ose pas l'approcher, car je ne saurais que lui raconter. Je ne trouverais même pas une excuse à formuler ! Tu sais combien il m'est désagréable de ne pouvoir me justifier...

Je te dirais bien ce qui lui est arrivé, mais je sais que tu n'aimes pas ce genre de littérature morbide. Je ne t'imposerai donc pas ces confidences décousues.

Poste restante

J'apprécie ton silence et ton regard immobile qui finit par modifier l'éclat de ton visage. Surtout le soir, lorsqu'on n'a plus rien de banal à se dire... que l'on commence à s'entrevoir...

Je rejette ton image, puis je la reprends, pour constater le vieillissement du papier. Il me semble que c'est le soir, après le dernier plat, qu'on s'aide vraiment à se retrouver dans un univers inconnu, plus chaud et plus accueillant.

J'écoute.

Je m'habitue à ta voix, à tes silences. Je ne suis plus seulement là pour te regarder. Tu pourrais être n'importe qui. Une simple image de souvenir...

Ce soir-là, pourtant, je te parlais d'une grande réception qui avait été donnée en l'honneur de je ne sais quoi.

J'étais venu m'asseoir en face de toi. Pour t'observer à travers tes cils. À ta droite, une femme était assise. Je me souviens l'avoir regardée longtemps sans me lasser. Mal à l'aise, elle semblait jouer le jeu de la solitude. Les discussions ne la touchaient pas. Parfois, machinalement, un sourire éclairait son visage, lorsque quelqu'un disait quelque chose de drôle. Elle n'avait pas encore résolu le problème. Ça se voyait !

Le marié, lui, évoluait loin de ces préoccupations. Il était comme privé de toute sensibilité. Se voulant cordial, il s'affairait à droite et à gauche, s'occupant des convives à temps compté pour ne pas offusquer les uns ou les autres.

Bien plus tard, je me suis aperçu que je parlais à des gens que je ne connaissais pas. Ils étaient là, partout...

Lorsque je me suis enfin tourné vers toi, j'ai compris à ton regard que j'avais dû dire des tas de choses qui t'avaient étonnée. Hélas ! il m'est impossible aujourd'hui de m'en souvenir.

Longtemps après, tu m'as demandé de ne plus parler que pour toi, mais les mots ne venaient pas. Tu as alors découvert un monde de silences...

Pourtant, je n'étais pas venu pour contempler les étoiles ! Et puis, même... Si aujourd'hui je te décris cette comète inconnue ou mille autres choses encore, je ne voudrais pas que tu t'imagines qu'un soir mes pensées sont allées vers ces gens-là.

Je me retrouve dans la pénombre d'une fin d'après-midi de décembre, sans la force de m'embarquer dans de longues explications.

Poste restante

Ce que j'ai à dire, je te le dirai un soir. Ou peut-être jamais. Tu n'es pas obligée de me suivre... D'ailleurs, tout cela a si peu d'importance !

Je me sens las.

J'ai beau fermer les yeux pour t'imaginer, j'ai du mal à fixer mon attention sur une attitude ou un trait de ton visage.

Il est possible aussi que je ne me souviens plus de rien. J'ai l'impression d'être soutenu par une canne trop courte. Je vois défiler les pierres sous mes pas.

Je me souviens que tu avais ri et qu'il y avait autre chose encore, mais tout ça, c'est si loin... C'était il y a des années, n'est-ce pas ?

On ne s'était sans doute jamais vus.

Alors, à quoi bon ?...

Un jour, peut-être, on se découvrira vraiment. Mais pas ce soir. Non. Pas ce soir. Je suis trop fatigué...

Le vent de la mer aurait pu souffler quarante jours.
Il aurait, alors, renversé deux navires s'approchant des côtes avec leur chargement d'or.

Le premier se serait écrasé sur un écueil, et sa coque disloquée aurait été rejetée sur le sable de la plage.

Pourtant,

l'or n'a jamais été retrouvé

et les enfants s'amuse aujourd'hui dans l'épave. Ils ont même bâti des châteaux de sable tout autour, pour la protéger d'éventuels ennemis. On a enterré le corps des marins près du grand pin, au bout de la plage. Les gens ont fait venir un chariot tiré par des bœufs pour qu'on leur fasse une sépulture plus correcte, et les femmes des victimes ont eu de belles médailles.

Poste restante

Le second navire aurait eu plus de chance. Coupé en deux par une lame, on aurait juste eu le temps de le voir plonger, englouti par la mer affamée, jusqu'au fond du gouffre.

On en aurait à peine parlé sur les journaux...

Comme le jour où j'avais gravé mon nom sur une pierre.

Ne m'en veux pas, Meïna. Je n'avais plus d'argent à t'offrir. Je n'avais qu'une coulure de miel dans le creux de ma main lorsque la dernière mouche de la saison l'emporta sous son aile.

Regarde.

Les doigts que je porte au bout de mes mains n'ont plus la force de prier. Ils sont raidis par le froid. La route que j'avais empruntée n'a pas abouti à l'étoile brillant au-dessus de ton visage immobile.

Alors, pourquoi espères-tu encore que la fièvre te délivrera de l'emprise de la sève ?

Tu sais bien que je n'ai jamais aimé ces jeux dangereux, CAR ILS T'ONT PERDUE

comme ils m'ont perdu, du temps que j'étais encore jeune et sous ton influence.

Aujourd'hui, ton roi est prisonnier, et des murs de pierre l'empêchent de parler. Il n'est plus qu'une ombre fragile guettant la moisson. Les murs humides ont

ranimé ses rhumatismes et il se traîne difficilement de son lit à sa fenêtre.

il n'attend plus rien de ta bonté.

Si tu l'appelais, il ne survivrait pas à ton cri. Tu sais bien qu'il a souffert et que son cœur est fatigué... Qu'il n'atteindra jamais les collines sacrées qu'il n'a jamais pu contempler.

Il s'est assoupi sous un arbre et, depuis ce jour, il sommeille. Ses pieds sont las de le traîner vers des horizons toujours plus éloignés.

Il a soif de vin brûlant.

Il voudrait fondre sous la lumière, mais il n'a plus la force de dominer ses instincts animaux.

IL MEURT et je suis sûr qu'il le regrette.

*

« DIS-MOI, MEÏNA, ces événements t'ont-ils paru semblables aux mots que nous avons échangés dans la chapelle ?

— Celle qui se trouve si loin, derrière le rideau de soie jauni par le temps ?

— Oui, celle dont l'autel avait été recouvert d'un drap noir et où l'on avait sacrifié un nouveau-né pour apaiser ta soif.

Poste restante

— Je ne me souviens plus vraiment. Il y avait un homme, n'est-ce pas ?

— En effet.

— C'est lui qui m'a guidée dans ma robe de deuil.

— Un voile noir cachait ton visage. Tu tremblais de tout ton corps. Je me souviens que l'air était humide, que nous avions peur de nous tourner vers la porte.

— Le cocher ne nous avait pas attendu. Il était parti...

— Oui, il était parti vers une destination qui nous était alors inconnue. Il avait dit qu'on l'appelait de toute urgence au bout du pays.

— Maintenant je me souviens. Il y avait du vent...

— Et de la brume sur le chemin. Tu t'appuyais sur mon épaule avant de venir t'agenouiller devant l'autel. Tu pleurais...

— Je pleurais, mais mes larmes étaient douces. Elles coulaient sur mes joues comme des caresses sur tes doigts... Nous étions seuls, n'est-ce pas ?

— Il me semble, mais je ne pourrais l'affirmer...

— Il y avait un nid d'oiseau abandonné dans le confessionnal. Tu n'as pas voulu que j'y touche. On l'avait vu naître. Quelqu'un nous avait dit qu'il était là depuis le début des temps. Crois-tu qu'on pourrait y retourner ?

— Pourquoi pas ? Je pense qu'on nous accepterait encore. J'ai toujours sur moi cette robe noire et ce voile devant le visage.

— J'ai gardé aussi mon costume et la pochette de soie que tu m'avais offerte pour notre mariage.

— Écoute. Le vent... il souffle sous la porte... J'entends les sabots des chevaux... et le fouet du cocher...

— J'entends aussi le gros portail de fer qui grince sur ses gonds...

— Et la lune, là-bas... Elle se lève. Elle est immense. Et pâle comme le visage d'un enfant malade... J'entends des pas sur le gravier. Des pas lourds.

— Oui. Ils approchent.

— Qui peut venir ce soir, ici, dans un lieu si éloigné de tout ? Si loin de toute vie humaine ?

— Il faudrait peut-être cacher le corps de l'enfant.

— Non. Laisse-le sur l'autel. Regarde comme le rouge de son sang se marie bien avec le noir du drap sur lequel il repose...

— Que tu es belle ! Je n'ai jamais connu d'autre femme que toi. Tu es la vierge noire. Celle que tout le monde voudrait posséder...

— Ça y est. La pluie tombe. Je reconnais son odeur.

— Nous sommes un soir de décembre. Embrasse-moi. Ton baiser a le goût de la nuit. Aime-moi.

Poste restante

— Approche-toi de la lame.

— On ouvre la porte. Ne te retourne pas : tu aurais peur.

— Il nous a retrouvés ? Dis-moi, c'est bien lui ?

— Oui, c'est lui. Nous aurions dû partir tout de suite.

— Maintenant il est trop tard.

— Je sens sa main sur mon épaule... Dis-lui de partir ! Dis-lui que nous ne l'avons pas appelé ! Toi, je sais qu'il te croira !

— Va-t'en !

— Il recule. Écoute le portail qui se referme et le fouet qui claque dans l'air : il part ! Tu l'as fait fuir. Merci !

— Il reviendra.

— Mais nous serons loin ! Il ne nous reconnaîtra plus, car j'aurai beaucoup changé entre-temps ! Éparpille sur l'autel les restes de l'enfant... Comme ça... Très bien. Maintenant, déshabille-toi et aime-moi sous l'ombre de la croix que nous avons brûlée. C'est merveilleux...

— C'est merveilleux. »

*

Meïna

le chemin guidait mes pas vers l'horizon. la fatigue n'existait pas. je n'étais plus moi-même. un jour, je reviendrai et le monde sera différent.

aux dernières nouvelles, tu étais malade. il n'y avait personne pour te soigner.

je crois que j'ai le mal du pays, mais je résisterai aussi longtemps que je le pourrai.

repose-toi bien.

peut-être, un jour, je reviendrai.

Ainsi fut célébré le mariage.

Je me souviens de la foule : chacun avait ressorti ses habits de cérémonie, et l'église était pleine. On nous a soufflé quelques mots à l'oreille, puis on nous a abandonnés au milieu de l'allée bordée de platanes. Les grandes orgues jouaient seules leur musique d'extase et de lumière.

*

— Rappelle-toi : tu as dit oui.

— Je m'en souviens très bien.

— Tu portais ta robe de dentelle noire, et moi ce costume de feu que tu aimais tant. Tu dominais le

Poste restante

monde du haut de ta fierté, alors que j'étais comme seul au milieu de la foule.

— Je me souviens. Tu n'osais pas lever les yeux vers cet homme qui t'offrait son appui. Je cherchais à fixer ton regard, mais cela m'était impossible. Tu fuyais trop vers la lumière du vitrail. Le rouge et le jaune t'enivraient.

— Nous sommes restés longtemps dans ce monde de délire. Jusqu'à ce que je crie et que tout le monde s'enfuie, outré.

— Tu avais jeté sur la croix une ombre qui représentait un souvenir que personne ne pouvait comprendre.

— Et puis, j'ai mis le feu et l'église entière a brûlé. Je crois qu'elle brûle encore, d'ailleurs, car je l'alimente de mon souffle.

— Ensuite, nous sommes sortis pour prendre le train du désert. Nous étions seuls. Nous ne nous connaissions pas depuis très longtemps.

— Nous nous étions rencontrés sur une plage, le jour où, blottis dans un coin de ta chambre, nous avions noyé nos regards dans le fond de nos rêves.

— Tu m'avais proposé ce voyage. Sur la colline...

— Sur la troisième colline ?

— Oui. Nous nous étions baignés ensemble dans la rivière. Quelques jours avant la pleine lune.

Meïna

— C'est vrai.

— Tu étais toujours aussi belle. J'aimerais tant vivre longtemps avec toi... Très longtemps. J'ai suivi tous les chemins que tu faisais courir devant moi et qui montaient derrière ton épaule jusqu'aux forêts qui s'étalent

AU-DELÀ DU VISIBLE

*Une rue
presque déserte*

Autour de moi, c'est le noir. Mes yeux grands ouverts scrutent malgré moi l'obscurité et ne trouvent rien. Combien de temps cela fait-il que je suis ainsi, immobile ? Je me retourne, mais le noir persiste. Je ferme les yeux... L'impression reste la même. Serais-je devenu aveugle ? N'existe-t-il rien d'autre autour de moi que ce voile noir ? Je passe mes bras sous l'oreiller et enfonce mon visage dans la tiédeur moelleuse de son duvet.

Je n'avais pas remarqué cette faible lueur, à ma droite... Ce doit être la fenêtre... Les réverbères de la rue... Mes yeux s'accoutument certainement à l'obscurité, car je distingue très vaguement l'encadrement... L'électricité a dû revenir. Je me souviens, tout à l'heure, lorsque je suis rentré, la rue et

Poste restante

les maisons étaient plongées dans les ténèbres. J'avais même gratté une allumette pour trouver mon lit.

Je distingue maintenant le plafonnier. Une lumière court soudain sur le mur et traverse ma chambre dans un bruit de moteur. Des noctambules qui rentrent chez eux ou des gens bien matinaux qui partent en voyage ou travailler... Je ferme les yeux, mais le sommeil ne vient toujours pas.

J'essaie de glisser vers un rêve, quel qu'il soit... J'imagine un port au coucher de soleil. Je suis seul sur le quai et regarde l'horizon. Un navire passe au loin...

Devant moi, le rectangle pâle de la fenêtre. La cuisine me semble bien loin tout à coup, et je n'ai vraiment pas le courage d'allumer. Mes jambes me supportent difficilement. Je tente un premier pas... me dirige vers la fenêtre...

Il n'y a personne dans la rue. Il a dû pleuvoir, car le trottoir brille sous la lueur sale des réverbères. Je colle mon front à la vitre. La ville est grise et triste. On pourrait la croire abandonnée.

Une goutte vient frapper le carreau.

J'attends la suivante, mais ne la vois pas venir. Il doit faire froid, en bas. C'est vrai que nous sommes en hiver... Et cette impression de solitude... Le crépi

Une rue presque déserte

grisâtre de l'immeuble d'en face reparaît, percé de fenêtres sombres. Ce serait un décor qui cacherait un grand trou noir. Le vide. On pourrait s'y lancer et planer sans fin, sans jamais tomber, puisqu'il n'y aurait rien. L'infini.

Quelques points lumineux, comme des étoiles...

Les bras étendus, je guiderais mon vol à travers l'éther, m'inclinant légèrement lorsque je voudrais tourner. Il suffirait de redresser la tête pour reprendre de l'altitude. Je tournerais longtemps, prenant parfois de la vitesse lorsque je baisserais la tête pour aller voir plus bas...

Sur le carreau de la fenêtre une deuxième goutte de pluie vient de s'écraser.

Mon regard plonge alors vers la rue. Une silhouette apparaît là-bas, au carrefour. Une forme d'abord incertaine... Une frêle silhouette pâle. Écrasée par ces murs immenses. Elle me paraît toute petite, lointaine. Elle avance de son pas régulier, lentement, sans se presser. J'aperçois des bottes qui dépassent de son manteau, mais le bruit de ses talons sur l'asphalte ne me parvient pas.

Lèvera-t-elle seulement la tête vers moi ? J'aimerais tant pouvoir discerner les traits de son visage... À quoi pense-t-elle en ce moment ? De longs cheveux blonds

Poste restante

et bouclés coulent en vagues sur ses épaules. Aurait-elle levé les yeux, que je les trouve soudain si clairs et si discrètement maquillés ? Un visage sur lequel se devine toute la profondeur de son rêve...

Derrière, c'est une route qui monte et qui s'étire vers cette colline si haute qu'on y voit toujours le soleil. Ai-je ouvert la fenêtre pour l'appeler ? Je connais son nom : Astima. Et je sais qu'elle vit dans une île, de l'autre côté de l'océan, sur la montagne sacrée où prend naissance le fleuve tumultueux que l'on nomme Aurore.

Elle s'est arrêtée pour contempler la nuit qu'elle n'avait jamais eu l'occasion d'observer. Là, devant elle, la lune est apparue, tourbillonnant dans l'espace, comme pour appeler à elle tous ceux qui désirent s'unir et participer à la grande fête du Printemps.

C'est un matin brumeux de décembre... L'air est si vif ! J'habite au sixième étage d'un immeuble délabré. Astima m'appelle : « Saute ! »

Ses bras se tendent vers moi. Je lis sur ses lèvres quelques syllabes qui me troublent et qu'une légère brise, venue sans doute de l'océan, emporte au loin.

« Astima ! »

M'entend-elle seulement ? Elle avance toujours de son petit pas régulier. Elle est là, sous ma fenêtre, et le

Une rue presque déserte

parfum de ses cheveux envahit soudain toute ma chambre.

Je vois son sourire. Et les murs s'effacent autour d'elle. Il n'existe plus qu'elle. Il fait doux, soudain. J'étends les bras et me mets à flotter délicieusement dans l'espace.

« Attends-moi, Astima... »

J'incline la tête, et mon vol s'accélère. Elle n'est plus qu'à quelques mètres de moi. Je la saisis par la taille et nous échappons tous les deux à la rue humide pour nous envoler vers cette route qui monte vers la colline. Nous ne voyons toujours pas le soleil, mais ça ne saurait tarder, car nous nous élevons sans cesse vers les étages supérieurs.

« S'il te plaît, dépose-moi sur le quai ! Un navire m'attend. »

Je sens sur mon front une pression froide. Comme une vitre embuée. Sur le trottoir, en bas, une petite silhouette s'éloigne.

Elle lève vers moi un sourire plein de chaleur qui me rappelle le vent dans les arbres et le délicieux parfum de la terre humide. Puis la fine silhouette disparaît au coin de la rue.

Poste restante

Ma fenêtre est restée fermée. Une troisième goutte de pluie vient s'écraser sur le carreau. Une rue déserte... Une pointe de tristesse au fond du coeur. Je ferme les yeux.

Une rue déserte... ou presque...

Car une frêle silhouette débouche au coin de la rue...

TABLE DES MATIÈRES

<i>Poste restante</i>	<i>1</i>
<i>Meïna</i>	<i>11</i>
<i>Une rue presque déserte</i>	<i>29</i>

